
JOLLY, Rosemary. — *Cultured Violence*

Frédéric Le Marcis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14476>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.14476
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 28 mai 2013
Pagination : 478-481
ISBN : 978-2-7132-2387-7
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Frédéric Le Marcis, « JOLLY, Rosemary. — *Cultured Violence* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 209-210 | 2013, mis en ligne le 27 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14476> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14476>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

JOLLY, Rosemary. — *Cultured Violence*

Frédéric Le Marcis

RÉFÉRENCE

JOLLY, Rosemary. — *Cultured Violence. Narrative, Social Suffering, and Engendering Human Rights in Contemporary South Africa*. Liverpool, Liverpool University Press, 2010, 168 p., bibl., index.

- 1 Que faire du paradoxe sud-africain ? Ce pays, reconnu pour sa commission « Vérité et Réconciliation » (« *Trust and Reconciliation Commission* », trc), reste cependant, en effet, profondément marqué par une violence que l'instauration d'une nouvelle constitution ancrée sur les droits de l'Homme, comme le processus de TRC, n'a pas réussi à endiguer. C'est sur cette question que débute l'ouvrage de Rosemary Jolly. Prenant à contre-pied le mythe de la « nation arc-en-ciel » et de la « nouvelle Afrique du Sud », l'auteure propose d'analyser la culture de la violence qui marque la société sud-africaine. Celle-ci consiste en l'articulation d'idéologies trouvant leur origine dans le contexte patriarcal des sociétés africaines locales, accentuées et réifiées par la politique coloniale, l'*apartheid* et la lutte contre ce système. L'ensemble a favorisé l'hyper-masculinisation de la société, l'assujettissement des femmes et des jeunes dans la société sud-africaine.
- 2 Cette réflexion n'est pas nouvelle. Ainsi de nombreuses études en sciences sociales ont traité de manière empirique des conséquences de ce contexte sur la mise en place de politiques de réduction des risques au VIH, sur les rapports de genre, sur le développement de groupes d'autodéfense (*vigilantes*) ou plus généralement sur les modes de penser et de faire le politique. Rosemary Jolly, reconnaissant que le domaine de la critique littéraire a longtemps délaissé ces questions, propose de s'en emparer en s'intéressant particulièrement à la question des violences faites aux femmes. Elle s'appuie, et c'est là la spécificité du texte, sur une analyse extensive de la littérature sud-africaine passée et récente articulée à celle de témoignages produits lors des auditions de la TRC. Elle y ajoute la discussion d'entretiens collectifs menés avec des femmes dans le Kwazulu-Natal et à Soweto dans le cadre de travaux portant sur les

rapports de sexe, le VIH, ou la mémoire qu'ont les femmes de l'expérience de la lutte contre l'*apartheid*. L'objectif de l'auteure est de dégager de ces narrations la grammaire qui préside à leur production et de s'interroger sur le type de sujet émergeant dans ce cadre. Il s'agit pour elle d'apprécier l'impact qu'ont sur les individus des idéologies par lesquelles et au travers desquelles ils se disent et vivent.

- 3 L'auteure rappelle également en quoi les processus politiques de réparation fondés sur l'expression de la souffrance comportent en eux-mêmes une violence intrinsèque puisqu'ils imposent aux individus les catégories et la grammaire avec lesquelles se dire pour se faire entendre. Cette parole contrainte par les conditions de l'énonciation socialement légitime produit les conditions de ce que l'auteure nomme « l'écoute sourde ». Concernant la TRC, Rosemary Jolly souligne, comme d'autres avant elle, l'importance d'articuler à la logique du pardon une logique de justice sociale et de reconnaissance de l'expérience du sujet. Mais comment donner à ce dernier les moyens de se dire et d'agir quand la grammaire qui préside à son expression ne l'autorise pas, quand les conditions concrètes de l'écoute de la voix du sujet ne sont pas réunies ? On retrouve ici une réflexion développée particulièrement dans l'anthropologie nord-américaine (Arthur Kleinman, Veena Das ou Valentine Daniel). Si les écrits du prix Nobel de littérature, J. M. Coetzee constituent un fil rouge de la réflexion proposée, cette dernière ne s'y limite pas et les auteurs moins connus du public francophone font également l'objet d'une analyse fine (Antjie Krog, Sphiwo Mahala, Phaswane Mpe, Jonny Steinberg...).
- 4 Ce livre court mais dense est organisé en quatre chapitres. Rosemary Jolly discute en introduction la mise en spectacle de la violence inhérente au processus de la TRC. Elle souligne son incapacité de passer d'une aspiration à la reconnaissance à une véritable mise en œuvre de cette dernière. Non seulement la TRC, en définissant *a priori* les formes légitimes du témoignage, enferme les acteurs dans une posture d'éternelle victime, mais les récits quand ils sont produits ne sont pas suivis de réponses concrètes. Les limites de la TRC apparaissent également comme celles de l'indicible. Rosemary Jolly souligne en effet l'impossibilité d'entendre les victimes en raison des limites posées au discours par les structures de signification dans lesquelles il est produit. Ces structures de signification opèrent comme des violences symboliques. La TRC, plutôt que de reconnaître ce que l'individu dit de son actualité, renvoie le témoin irrémédiablement à son traumatisme initial et à son statut de victime. Ainsi, les modalités du témoignage, plutôt que de faciliter la reconnaissance du sujet, renvoient les victimes (femmes ou enfants) à une figure déshumanisée d'« objet » soumis à un père, un frère, un époux ou « sacrifié » à la lutte contre l'*apartheid* ou à son souvenir. En outre, la promesse d'une nouvelle Afrique du Sud, fondée sur le pardon, ne s'accompagne pas d'une transformation radicale des inégalités profondes qui continuent de structurer l'expérience des témoins. Dans ce contexte, écrit Rosemary Jolly, « La vision narrative critique est cruciale afin d'identifier les continuités problématiques entre le passé et le présent sud-africain, et les structures rhétoriques qui encouragent le déni de ces continuités. Une telle vision nous permet d'analyser les récits comme des formes d'écoute qui peuvent "entendre" ou capturer certains sujets situés au cœur d'un moment contemporain social, politique et culturel, tout en restant intrinsèquement "sourde" (jeu de mot éclairant) aux autres. Une telle "surdité" rend ces autres littéralement inconcevables » (p. 5).

- 5 Dans un premier chapitre, l'auteure montre comment la définition des paramètres de l'humain en opposition aux animaux traverse également les discours racialisés sur l'identité féminine et noire depuis le XIX^e siècle. Pour l'auteure le silence sur ces logiques rend les observateurs complices de la reproduction de ces classifications. À l'analyse des formes d'objectification de la femme répond celle de l'instrumentalisation des enfants et des adolescents proposée dans le deuxième chapitre de l'ouvrage. Ce faisant, l'auteure analyse les logiques faisant qu'adolescents et femmes occupent une place de « quasi-sujets » et apparaissent sacrifiés au besoin du peuple qui devint après 1994 la nation sud-africaine (p. 69). Ainsi, Rosemary Jolly montre comment l'adolescent, icône de la lutte contre l'*apartheid* depuis la révolte de Soweto en juin 1976, est inscrit au sein de la « génération perdue » et en quoi cela conduit finalement à la négation de toute forme de capacité d'action et de pensée autonome. Pensé comme une victime de la lutte, l'adolescent n'est pas reconnu comme agent, y compris lorsqu'il est perpétreur de violences. En conséquence, la question des relations intergénérationnelles dans un contexte de violence aiguë est ignorée.
- 6 Le chapitre trois poursuit la réflexion entamée dans les chapitres précédents en insistant sur l'aporie que représente l'existence dans la loi de droits formels des femmes et leur peu de réalité dans la vie quotidienne. L'auteure propose de définir l'expérience des porteurs de droits formels non supportés dans la pratique (c'est-à-dire non reconnus socialement et encore moins revendicables au quotidien) comme une expérience spectrale. La nature fantomatique des droits des femmes est également perceptible dans la reconnaissance limitée de l'expérience des femmes. Ainsi, l'expérience d'une veuve d'un militant anti*apartheid* ne saurait se limiter à la perte de son époux. Cette perte initiale a en effet des implications relatives au statut de cette dernière après la disparition de son époux, à la place à laquelle la société l'assigne dans le cadre d'une économie masculine. La reconnaissance de la violence faite aux femmes, en réduisant cette violence à la perte d'un époux ou aux abus faits aux corps, ignore les violences quotidiennes que les femmes subissent. Par ailleurs, l'impossibilité de témoigner de la violence reçue (Rosemary Jolly discute notamment de la honte associée aux témoignages concernant des abus sexuels) empêche toute forme de réparation. Le témoignage, seule forme possible de la reconnaissance de la violence dans le cadre de la TRC, porte en lui un risque et une violence potentiels. L'impossibilité pour l'individu de nommer la violence se transforme en honte qui confère à la folie. Cependant, Rosemary Jolly n'est pas totalement déterministe. Elle articule la perspective bourdieusienne relative aux conventions sociales et à l'*habitus*, la théorie de l'acte performatif d'Austin, la notion de processus de subversion structurale de Derrida (et sa discussion par Judith Butler) pour comprendre à la fois comment l'indicible est construit socialement et en quoi l'acte performatif inscrit dans le rituel est porteur d'une potentialité d'expression du sujet et de sortie des conventions. L'analyse proposée par Rosemary Jolly ne se limite pas uniquement à la situation des femmes ou des enfants. Consciente que l'idéologie de la domination qui confère aux femmes leur statut impose également sa marque aux hommes, l'auteure propose dans le quatrième et dernier chapitre de l'ouvrage de saisir quels sont les ressorts de l'hyper-masculinité. Là aussi la honte apparaît comme centrale. « La peur de la honte consécutive à l'entrée dans le domaine du dicible et l'expérience que fait le sujet de sa propre désobjectivation, constituent un élément central pour comprendre la vulnérabilité complexe et spécifique des hommes dans le paysage du *post-apartheid* : cette vulnérabilité peut se traduire par de la violence, mais également par une résilience positive » (p. 117). Les hommes seraient pris, d'après

l'auteure, entre une politique de promotion de l'égalité des sexes (inscrite dans la constitution) et un contexte social que ces derniers perçoivent comme attendant d'eux-mêmes la réalisation d'une vision idéale du pouvoir masculin. L'octroi de droits aux femmes constitue dès lors pour eux un affaiblissement de leur pouvoir. Dans ce contexte, les postures de Thabo Mbeki (dénier du sida et renaissance africaine) et de Jacob Zuma (populisme et performance d'une hyper-masculinité zulu) doivent se comprendre comme la conséquence de l'anxiété des hommes face à leur désubjection. Les deux hommes politiques ont « tenté de contenir et/ou de manipuler la contamination de leurs notions respectives de masculinité par des forces qu'ils ont pensées comme hostiles à l'État/famille dont ils se percevaient comme des membres exemplaires : Zuma a mobilisé dans ce contexte les hommes noirs, en mettant en scène une masculinité zulu pour rassembler des soutiens, Mbeki a tenté de mettre en scène une masculinité rejetant les stéréotypes racistes et colonialistes faisant des Noirs des individus à la sexualité débridée » (p. 128). Comprendre les positionnements de Mbeki et Zuma suppose d'interroger les usages de la notion de masculinité à la fois dans l'espace public mais aussi dans l'ordinaire de la sphère privée.

- 7 Cet ouvrage par ses références très sud-africaines peut certainement rendre sa lecture difficile à un lectorat non versé dans l'histoire singulière de ce pays, dans les enjeux qui le touchent ou dans sa littérature. Pour autant, le sujet qu'il traite renvoie à des questions universelles. Suffit-il à l'État d'inscrire dans la constitution l'égalité des hommes et des femmes pour transformer les expériences des individus au ras du sol ? Bien sûr, Rosemary Jolly ne sous-estime pas l'impact qu'a eu la reconnaissance des droits fondamentaux de l'homme en Afrique du Sud après 1994. Elle note cependant que « le problème de la capacité de l'État à construire à lui seul un environnement dans lequel les droits fondamentaux de l'homme sont exercés, plutôt que l'exercice effectif de ces droits restant dans le domaine de l'idéal, constitue une question fondamentale dans le contexte de la fabrique d'une culture postapartheid » (p. 157). L'auteure invite à questionner l'application des droits non pas sous l'angle d'un déficit de communication et de savoir — c'est-à-dire d'une inadéquation du sujet à la constitution — mais plutôt sous l'angle « des limites du type de sujet supposé par la constitution au regard de (et sans considération pour) ceux qui tombent en dehors de son habitus » (p. 159). La portée de la réflexion dépasse largement le contexte sud-africain. Enfin, l'analyse proposée, si elle manque certainement d'empirie pour l'ethnographe, alimente cependant la réflexion de manière fructueuse, témoignant de l'intérêt de dépasser les frontières disciplinaires. C'est justement l'intitulé de la collection dans laquelle paraît cet ouvrage.